

pour les travaux de défrichement ; mais, comme je viens de le dire, rien n'était prêt, et sans l'énergie de Berezy, qui réussit à leur obtenir des provisions, tous ces nouveaux venus auraient péri de faim. Le document original en allemand avec les signatures, est aux Archives, accompagné d'une traduction en anglais quelque peu mêlée de germanismes, qui provenait du ministre Liebig. J'en détache ce passage :—

“ En arrivant, nous ne trouvâmes point, nonobstant les promesses de l'association, de maisons prêtes pour nous abriter contre les rigueurs du temps et conserver les vivres que nous avions. Si nous étions arrivés tous à la fois, comme on eût pu s'y attendre, et surtout si tous les gens engagés en Allemagne étaient venus, la détresse aurait été extrême ; sans vous (Berezy), qui avez acheté une maison d'un colon anglais, il aurait été impossible de loger même les cinquante hommes arrivés les premiers, car il n'y avait, du côté du capitaine Williamson, que deux petites huttes incapables de contenir vingt-cinq personnes.

“ A notre arrivée, il n'y avait presque point d'outils à Williamsburg. Les trente hommes qui vinrent de Painted-Post étaient les seuls qui eussent des haches ou autre outils, tels que houes, hoyaux à essarter et bêches ; ceux du Friends'-Settlement possédaient quatre haches en tout : de sorte que vingt-six hommes furent sans haches près de cinq semaines, et ils avaient à travailler dans les bois, où une hache est le premier de tous les instruments.”

Le reste des représentations roule là-dessus : point d'abris, point d'ustensiles de ménage, même de seaux.

Le capitaine Williamson avait promis de construire un moulin à scier le bois et un moulin à farine ; on se plaint qu'il n'a pas tenu ses promesses. “ Outre cela, dit le document, le capitaine Williamson vous a empêché de prendre des planches pour vous-même et pour nous ailleurs qu'à Bath.” C'était un petit établissement où le capitaine demeurait, et où il avait une scierie. Tout va donc à contredire l'assertion de Liancourt citée par le Dr Scadding dans son livre : *Toronto of old*, p. 108, “ que les colons avaient été entretenus aux dépens de Williamson.”

Dans une pétition, en date du 27 mars 1798, adressée au roi par William Berezy, “ d'York, Haut-Canada,” après avoir dit que ses associés étaient : Dederic Conrad Brauer, Charles Lewis Brauer et fils, de Brême, et relaté la concession de 64,000 acres consentie par le conseil, au lieu du million d'acres demandé, Berezy expose comment, sur cette décision, il avait été chercher dans l'Etat de New-York ses gens, et avait amené à Niagara, en juin 1794, plus de soixante chefs de famille. D'autres colons étaient venus ensuite. Mais, dit-il, il avait eu nouvelle, et pour la première fois, en octobre 1796, que l'on ne pouvait lui délivrer d'acte ou titre de concession, non plus qu'à aucun de ses colons, qu'après sept ans de résidence par eux dans le Haut-Canada, à cause de leur qualité d'étrangers. La bonne foi de Berezy et de ses principaux associés, déjà manifeste par les représentations qui avaient été faites de Genesée, et qui nous le montrent employant tous ses efforts pour les nouveaux arrivés, apparaît encore dans l'extrait suivant de la pétition, dont l'exactitude sur ce point aussi est confirmée par la même pièce :—

“ A ces colons ainsi qu'à leurs familles j'ai fourni, dans le Haut-Canada, toutes les nécessités de la vie pendant seize mois, et même à la plupart, pendant tout près de deux ans ; j'ai garni leurs fermes de bestiaux et d'instruments de labourage ; j'ai entretenu, à mes frais, pour l'exercice de leur culte un ecclésiastique, pour la conservation de leur santé un médecin et une collection de médicaments, pendant trois ans ; et outre ces dépenses excessives j'ai, depuis mon arrivée dans le Haut-Canada, sacrifié tout mon temps à conseiller et diriger cette colonie commençante, aujourd'hui en pleine croissance.”